

CHANT HUNDE

Par Daniel Biebuyck et Kahombo Mateene¹⁾

Introduction

Le chant que nous offrons ici fut recueilli en 1954 par le Professeur D. Biebuyck de la bouche de M. Mwindo Sherungu, au village Maniema, secteur «Wanianga», territoire de Walikale, République du Congo/Léopoldville.

Quoique d'origine Nyanga de par ses ascendants paternels, Sherungu se servait abondamment dans ses conversations et dans ses narrations de la langue hunde. Ceci n'est pas étonnant. Vivant dans un village situé à la limite des pays Nyanga et Hunde, pour Sherungu comme pour de nombreux compatriotes le hunde était une seconde langue maternelle. En outre, de nombreux liens de mariage existaient entre membres des deux tribus. De fortes similarités culturelles entre les deux groupes permettaient à leurs membres à se mouvoir, à s'incorporer, avec aisance dans les deux milieux. Sherungu avait passé de nombreuses années de sa vie en différents endroits du pays Hunde, soit comme travailleur pour une exploitation européenne, soit comme chasseur auprès de ses amis du sang, soit comme courtisan auprès d'un chef, soit comme amant d'une femme Hunde. Deux de ses filles étaient mariées à des hommes Hunde.

Sherungu, âgé d'une cinquantaine d'années, était un homme extraordinaire, ayant de vastes connaissances sur la culture Nyanga et d'amples expériences personnelles. Il était réputé comme guérisseur, faiseur de pluie, chasseur, poète et narrateur, joueur de plusieurs instruments de musique; en tant que membre du clan Basao il exerçait d'importantes fonctions rituelles auprès du chef Nkuru.

Pour le présent chant, Sherungu s'accompagnait d'une cithare àalebasse, à deux cordes. Ces cithares sont rares en pays Nyanga et, d'après les affirmations des informateurs, elles y ont été introduites au milieu du XIX^e siècle. A plusieurs reprises le chanteur appliquait la

¹⁾ Le Professeur Daniel Biebuyck a fait des recherches sur le terrain sous les auspices de l'Institut pour la Recherche scientifique en Afrique centrale. Kahombo Mateene, d'origine Nyanga, poursuit ses études en linguistique et anthropologie africaines à l'Université de Californie, Los Angeles.

calebasse de résonance de sa cithare contre la bouche, tout en chantant. Deux aides assuraient la percussion sur un bambou, un troisième brandissait un hochet en calebasse.

Le texte reproduit est, à plusieurs égards, intéressant et significatif. Il représente un texte chanté d'une longueur considérable pour cette région africaine, où la plupart des chants se réduisent à un simple proverbe. Il est un des rares textes publiés en hunde, langue bantoue de l'Est du Congo. Il combine étroitement deux thèmes majeurs, celui du courtisan et celui de l'amant, avec quantité de réflexions personnelles où le chanteur s'associe intimement avec son sujet et ses héros, à tel point, qu'il semble s'identifier à eux. Le ton général du chant est d'un pessimisme et scepticisme prononcés — sentiments que nous avons souvent retrouvés dans la littérature orale Nyanga — ; mais ce ton sombre n'est jamais accablant ou poussé à l'outrance, puisqu'à maintes reprises se manifeste une sorte de joie de vivre et de satisfaction causées par les bonnes expériences qu'offre la vie.

Les 27.000 Nyanga, dont le narrateur est originaire, habitent la grande forêt équatoriale en territoire de Walikale, Province du Kivu. Chasseurs et piègeurs, pratiquant la cueillette intensive et la culture extensive de bananes, les Nyanga sont traditionnellement organisés en plusieurs petits états, autonomes les uns des autres, et gouvernés par des chefs divins (*mwámí*). Ils furent groupés par l'Administration belge en une seule chefferie sous l'autorité du chef Nkuru. Les Nyanga sont patrilinéaires, mais grand nombre de femmes sont mariées à des esprits et procréent avec des amants, choisis par leurs agnats masculins ou par elles-mêmes, au nom de leur propre groupe de parenté.

Les quelque 140.000 Hunde, dont la langue est employée par le narrateur, habitent les savannes secondaires et les îlots forestiers du territoire de Masisi, Province du Kivu. Plusieurs sous-groupes Hunde sont les voisins orientaux des Nyanga. Bien que les Hunde soient plus agriculteurs que les Nyanga et que la coutume pastorale s'est assez bien établie chez plusieurs sous-groupes, le reste de leur culture manifeste de très fortes ressemblances avec celle des Nyanga. Traditionnellement subdivisés en d'innombrables petits états autonomes, les Hunde furent réunis après 1925 en une seule chefferie placée sous l'autorité du chef Kalinda.

Le Texte Hunde

- 1 *Twalambáire*²⁾
namuhungá Kyóngéra
mwamwábo Bandu pakaxúba
- 2 *Ámwífi akolé*
sangantsi síyíláte
baxómbe basairé yóngéro
- 3 *Ábutúku abúkura tí yábwákya*
bwa búkyéré cúbá
bwa muandá anasíma
- 4 *Muandá mbandi*
itabika até múlúme
- 5 *Ulábalolera muandá kúbúnu*
amulétere ásangobi n'órá mwána
- 6 *Mwakandabuko kánamahyó Miháko*
anali antsímbá bétsi
munobwíre ahara antsímbwá ná bo
- 7 *Abére akíri mumói*
n'áhúmbira bibubó kwandúngu
munobwíre ahara ahúmbwa ná byo
- 8 *Apánaa n'éséKinga ni muúnda*
bwábé olo séKinga atúlwá mápfu
- 9 *namahyó Miháko atapanana n'até mwámi*
- 10 *Mwámi wáni ambísaá mwabutéme*
ámuliro anítábúla
baúnda babí
banahemúlá mwámi
- 11 *Bo báhíkítsé banafeká n'ántsíra*
bo báwété béfé banafeká n'ántsúka
- 12 *séMita ubakála, ubafekwa*
unafekána

²⁾ Dans cette transcription, les accents aigus indiquent les tons hauts, aucun signe spécial n'étant employé pour le ton bas. Une ligne correspond à une pause qu'à faite le chanteur; une strophe correspond à une phrase complète. Le texte hunde en transcription légèrement différente et la traduction non-revisée du présent chant figurent comme annexe à un article rédigé par M. Kahombo Mateene sur la Philologie Africaine pour la revue *Présence Africaine* (n° 55, 74—83, 1965).

- ntsené kú atúfékwa
na kapaméno kw'itwe
- 13 Nátéaa kioo kyáni iLwíndi
bulé bwancira bútima ndáúncá kyo
- 14 Kw'ítánga kuota
unatsindá ko
kwatsindaa kúnamalá káfáangi
- 15 Ngandírá féMuhambikwá Tsána
y'acáa kisanga kyémui wálúbira
kye kyatúmaa áreenda líítúkwa
- 16 Napánaa na mukendú wamukátsi
ábwirá búcika tí bwábána
mpfúira kifando bwákándátu
- 17 Kapampanda „fékibu kítáféa“
mbamepa kú átáféa
kifando n'ángéndére
- 18 Sapfúbulwáa sinaxukíra irai
bahána bátaembwá ngé bángi
- 19 Wíci kyandábu atangaendíre afia
ntsené kú ndi xolé yecaa iryá miéngé
- 20 Uhíngá nání atangapfuná kíhátí
n'áhínga na murondó wéNdúá
- 21 Mwána wamwámi kifakálá kyétsúba
n'áhúluka bayonga bánásíma
fébundu bwábúhóro
bunakerérá mbéne
- 22 Ámwámí wétu féngéto yamukóhwa
inahimbíra kafatu n'énéxúka
- 23 Mwámí wétu ánéena iúma atsíra
kakabá kabiri ni bubési
„rama rama“ itasia munamwámi
- 24 Mubáké wétu féminwe yábákámi
ámila yásambéne
bo buotsi ánémbála
mwána wamwámi atangatindíre ihána
áresimwa ríté ríbí
- 25 Naitingire Kíhíra kyáMítéo
búba iolo kalamo katsíúwe

- mbu na mubentsi akólwa ángóhe*
mbu na mubentsi axúba inúnwa
- 26 *Mba hitaba ngabehya múká wáni*
ntsené mukenge alírwé
wo muáli kó wámبالwa
- 27 *Ku'úsá mwámi butaka búnàúsa*
kupuma kwikyo
kw'ipjá mwámi muúnda anapjá
ámuúnda wámbeba n'abambá kí
- 28 *Mwámitwa áatalya bwámi*
kú byabibi anakóla
- 29 *Ntsené kú nákóbítsé kwangingo yámúkáká*
tátakulu ahúluka angúsa ipfúmo
búli bwabáa butenge ngé napfíre
- 30 *Mwamwétu pumbá ní ámuandá alengére*
- 31 *Lukyó lukomiré lunamalá byáxúma*
pumbá inakómá kaheto ni mulála

Traduction

- 1 Nous voici arrivés,
 nya-Muhunga Kyongera,
 dans la demeure de Bandu nya-Kaxuba.
- 2 Que le soleil se lève
 afin que les favorites s'y prélassent,
 que les méprisées s'enfuient aux champs.
- 3 Le jour tombe; que ne puisse-t-il déjà poindre!
 C'est le jour qui se lève tôt
 Qu'aime quiconque est célibataire.
- 4 Le célibataire est le quartz *mbandi*,
 il n'est jamais gardé par qui n'est pas homme.
- 5 Quiconque osera regarder le célibataire à la bouche,
 que ne lui apporte-t-il le berceau et le bébé?
- 6 Dans le jardin de légumes de nya-Mahyo Mihako
 j'avais coutume d'attraper les voleurs;
 maintenant c'est moi qui suis attrapé par eux.
- 7 Du temps qu'elle fut joyeuse encore,
 elle écrasait les mouches sur ses cuisses;
 aujourd'hui elle est écrasée par elles.

- 8 Elle devint l'amie de she-Kinga, un homme du commun ;
le soir, she-Kinga reçut un tribut de bière.
- 9 Nya-Mahyo Mihako ne pactise jamais avec qui n'est pas roi.
- 10 Mon roi me cacha dans un champ fraîchement défriché,
le feu me découvrit ;
les gens du commun sont mauvais,
souvent ils mettent le roi en cause.
- 11 Ceux qui sont mariés rient tandis que je me tais ;
ceux qui ont des pères rient tandis que je passe.
- 12 She-Mita, tu souffriras un jour, tu seras l'objet de rire ;
tu ris souvent des autres ;
en effet nous voici objet de rire
de quelqu'un qui n'a pas de meilleures dents que nous.
- 13 J'ai tendu un piège à moi à Lwindi,
la longueur du chemin empêcha que je n'enlève le gibier.
- 14 Au lieu de commencer par ce qui est délicieux,
mieux vaut que tu en termines ;
ce qui se fait en dernier lieu dure toujours plus longtemps.
- 15 J'ai la nostalgie de she-Muhambikwa Tsana,
lui qui cueillit la douce banane appartenant au juge incontesté,
et c'est cela qui fait annuler les voyages.
- 16 Je me suis fait l'ami d'une femme très rusée,
l'amitié se cassa comme celle d'enfants ;
j'épargnai seize anneaux au pied !
- 17 Kanyampanda, seigneur d'une cour inhospitalière,
je saurai s'il ne donne jamais l'hospitalité,
quand le pied aura marché pour moi.
- 18 Les cheveux rasés repoussent par destinée ;
les endeuillés, s'ils n'étaient jamais rasés, seraient nombreux.
- 19 Celui qui est au courant d'une calomnie
ne devrait jamais aller courtoiser ;
voici, en effet, que je suis un passereau *zole*
venu manger les bananes douces.
- 20 Celui qui travaille avec moi ne peut réclamer une limite,
c'est comme s'il travaillait avec un *Murondo* de Ndua.
- 21 Un fils de roi est un soleil levant,
quand il apparaît, les gens de la cour se réjouissent,

- lui le pourvoyeur de la pâte de paix
pour laquelle de coutume on égorge une chèvre.
- 22 Notre roi est un poteau en bois *mukohwa*,
il sert trois fois à la construction et fleurit toujours.
- 23 Notre roi, lorsqu'il parle, [parle] une fois; il se tait;
si [il parle] deux fois, c'est un mensonge;
«sois béni, sois béni» n'épargne jamais un homme de roi.
- 24 O notre prince investi! dont les mains sont celles des brasseurs de
ce sont les intestins de chèvre bière;
qui sont la ceinture qu'il porte, toujours;
un fils de roi ne devrait jamais refuser de donner,
ce n'est pas mal d'être remercié.
- 25 J'ai eu une hallucination à Kihira, demeure du notable Miteo;
quand il devient soir on aime la vie,
si bien que même un lépreux se fait enlever les cils,
que même un lépreux se fait encore ventouser.
- 26 Qui me donnera du tabac que j'en parfume mon haleine?
En effet, les perles déjà employées
Valent mieux que celles dont on s'habille.
- 27 Plutôt que de manquer un roi, mieux vaut manquer de la terre;
plutôt qu'un roi, que meure un simple sujet, [ensuite:
car que pourra-t-il me donner, ce simple rat de sujet?
- 28 Le roi des Pygmées n'hérite jamais la royauté
à cause du sale métier qu'il fait.
- 29 Voici que j'ai couché sur le lit de grand-mère;
grand-père apparut, il me rata avec sa lance;
si c'eût été la lance *butenge*, je serais mort.
- 30 Chez nous (j'ai) une maison; la vraie maison est celle où le célibataire
a pris le repas du soir.
- 31 Un seuil propre finit les biens d'un coureur;
mais souvent une maison est belle dont l'intérieur est un champ
négligé.

Interprétation du texte

1. Nouveaux amours (strophe 1).

Une nouvelle fois, au cours de ses pérégrinations, le célibataire est arrivé auprès d'une femme appelée Bandu nya-Kayuba. Le chanteur, s'identifiant avec le célibataire, adresse son chant à une femme du nom

de nya-Muhunga Kyongera. Le symbolisme des noms est intéressant. nya-Muhunga désigne une femme qui a un gendre; le célibataire se voit déjà l'époux heureux de sa concubine. Non seulement l'époux, mais aussi père comblé de nombreux enfants puisque sa concubine porte le nom honorifique de nya-Kaxuba, celle qui a une suite d'enfants. Il est à noter que pour le narrateur nya-Kaxuba est un personnage réel, qu'il avait connu peut-être, et qui — disait-il — attirait l'attention de tous les jeunes hommes.

2. Triste sort du célibataire (strophes 2 à 5).

a. Le célibataire compare son sort à celui de la femme méprisée (strophe 2). Comme elle, il est astreint à un dur labeur journalier; il ne peut compter que sur sa propre force. La femme favorite n'est pas hantée par le travail, car elle sait que son mari l'aidera; de même, l'homme marié trouve repos et chaleur auprès de sa femme.

b. Le célibataire n'aime pas la nuit solitaire et froide (strophe 3), propice aux pensées sombres.

c. Le célibataire est incompris et rejeté par la majorité des hommes (strophe 4); il est de caractère difficile — symbolisé par le quartz *mbandi*; seuls les hommes intelligents et forts savent le comprendre, l'accepter et le garder auprès d'eux.

En général, les Nyanga considèrent que le célibataire est querelleur et ennuyeux parce qu'il demande et se plaint toujours. Les Nyanga disent «Plutôt que d'avoir la responsabilité d'un célibataire, mieux vaut avoir dix hommes mariés sous sa garde.» Il est à noter qu'on inclut dans la catégorie «célibataire» les veufs et les nombreux individus qui vivent en concubinage prolongé avec des femmes sans avoir des droits sur leur progéniture.

Le quartz *mbandi*, connu sous le nom *mpandi* chez les Nyanga, forme le centre d'une association secrète d'hommes. Le célibataire est l'objet de critique et d'opprobre — c'est là la signification de l'expression «regarder à la bouche» (strophe 5). Dans cette strophe, cependant, le célibataire ne se contente pas à simplement évoquer son triste sort; il réagit en quelque sorte contre ceux qui le critiquent et le contrecarrent en les exhortant de lui procurer une épouse, et par là la possibilité d'avoir des enfants.

Le terme *ngobi*, traduit comme berceau, réfère à une plate bande, tressée en raphia, avec laquelle les mères attachent leurs enfants sur le dos. C'est un objet de grande importance rituelle, intimement liée à la vie de l'enfant.

3. Souvenirs (strophes 6 à 10).

Comme pour illustrer certaines de ses réflexions plus générales, le célibataire cite un cas concret.

a. Il avait une concubine, appelée *nya-Mahyo*, jolie et douce (évoquée par les légumes *kandabuko*). Maintenant qu'il a vieilli, on le méprise.

b. Elle était joyeuse et fière, choisissant ses amants; maintenant qu'elle vieillit, les hommes ne veulent plus d'elle.

c. Elle était de lignée royale; son amant était royalement traité.

d. La jalousie des gens du commun le perdit, détruisa son bonheur.

4. Triste sort du célibataire (strophes 11 et 12).

a. Le célibataire est l'objet de ridicule; les uns le traitent de pauvre, les autres d'orphelin; on ne le craint pas, car le célibataire n'a pas de défenseur.

b. Il est souvent ridiculisé par des gens beaucoup plus mauvais que lui. Une fois de plus le chanteur se mêle étroitement à son thème: il voit le célibataire ridiculisé, il se voit ridiculisé aussi parce qu'il est trop joyeux et trop critique. *She-Mita* est un terme honorifique donné au joueur de cithare.

5. Les nostalgies du célibataire et du courtisan (strophes 13 à 20).

a. Le célibataire avait une concubine, qui habitait trop loin et qui ne voulait pas l'épouser pour cette raison.

b. La strophe 14 s'applique partiellement à l'idée exprimée dans la précédente; elle contient, en outre, des réflexions personnelles au narrateur. L'idée générale est que le célibataire est malheureux maintenant qu'il a perdu la concubine qu'il voulut épouser; il souhaiterait que ce soit l'inverse. Quand vous souffrez, ne vous occupez pas de ceux qui se moquent de vous. Les souffrances finies, vous serez plus heureux qu'eux et cette joie nouvelle sera plus durable que les peines passées.

c. Évocation d'un ami personnel (strophe 15). En outre, le chanteur fait allusion aux effets destructifs de l'adultère: *She-Muhambikwa* appelé à la cour d'un chef pour y jouer la cithare, séduit l'épouse du chef, fut disgracié et chassé.

d. Évocation d'une rencontre avec une femme rusée, avec qui il noua une amitié frêle comme celle qui existe entre les enfants (strophe 16). Mais, après tout, ajoute-t-il, je ne perdis pas tout dans cette rupture, car je conservai pour moi-même un tas de biens que j'allais lui donner.

e. La strophe 17 évoque un chef qui est généralement critiqué pour son avarice. Le narrateur, s'identifiant avec le célibataire, semble mettre cette critique en doute, disant qu'on ne peut juger un homme sur la base des oui-dire.

f. La strophe 18 marque une sorte d'espoir. Comme les cheveux rasés qui repoussent, ainsi la bonne chance peut revenir; l'orphelin et le célibataire peuvent, un jour, retrouver leur salut.

g. L'idée de base des strophes 19 et 20 concerne l'insécurité et l'instabilité de ceux qui sont contraints à vivre en dehors de leur pays et de leur terre. A tout moment ils risquent de perdre les fruits de leur travail, car ils n'ont pas de droits précis, tout comme le passereau *χole*.

6. Louanges pour le chef (strophes 21 à 24).

a. Le chef est source de joie; il est généreux; il maintient la paix.

b. Le chef est fort et durable comme le bois *mukohwa* (particulièrement recherché pour la construction des cases).

c. Le chef n'est pas loquace ou verbeux; ses paroles sont claires et sans ambiguïtés; il n'aime pas les flatteurs.

d. Le chef est un homme de grande libéralité: il distribue bière et viande en grande quantité.

7. Thème de la nostalgie (strophe 25).

Le célibataire et le narrateur évoquent la douceur et la joie de vivre qui régnaient au village du notable Miteo.

La seconde idée contenue dans cette strophe exprime le désir de vivre qui est manifeste même chez les malheureux, chez ceux qui sont au soir de la vie.

8. Réflexions personnelles du chanteur (strophes 26 à 31).

a. La première ligne de la strophe 26 est une demande directe adressée par le chanteur au Professeur Biebuyck. Ce genre d'insertion de questions et demandes personnelles est fort courant; personne s'en étonne ou s'y heurte; les auditeurs prennent plaisir dans ce genre de questions improvisées qui sont toujours accompagnées de nombreux gestes.

b. Cette demande faite, le chanteur y ajoute dans les deux lignes suivantes de la strophe 26, une réflexion toute épicurienne. Le genre de perles mentionnées est employé comme ornement, mais aussi comme moyen d'échange matrimonial. L'idée est donc qu'il vaut mieux destiner ces perles à des fins utiles que de s'en parer vainement.

c. La demande de tabac et la certitude d'en recevoir rammènent le chanteur dans la strophe 27 au rôle éminent du chef en tant que donateur généreux. L'idée qu'il vaut mieux manquer la terre que le roi ne serait pas acceptée telle quelle par la majorité des Nyanga; elle est, en d'autres mots, tout à fait typique pour le célibataire qui souvent n'a pas d'attachement terrien ou politique fixe et qui dépend largement de la générosité et de la puissance des chefs auxquels il offre son allégeance et ses services.

d. Dans la strophe 28, le chanteur compare le sort du chef-pygmée à celui du célibataire. Le titre de chef-pygmée existe chez les Nyanga et chez certains groupes Hunde; il est lié à diverses fonctions rituelles qui sont associées avec l'intronisation et l'enterrement des chefs. Ce chef-pygmée *mwamitwa* ne peut jamais prétendre au pouvoir de chef (*mwami*). De même le célibataire ne peut exercer des prétentions à l'égard des enfants qu'il engendre avec ses concubines.

e. Les droits qui résultent des relations de plaisanterie qu'entretient un homme avec sa grand'mère sont strictement circonscrits (strophe 29). De même, les droits du célibataire sur sa concubine ou ceux du courtisan auprès de son chef.

f. Le texte de la strophe 30 est dense; sa signification est complexe. Notre traduction n'est qu'une interprétation. La signification cependant est claire. Comme tout individu né dans cette culture, le célibataire est membre d'un groupe de parenté et divers droits et obligations sont liés à cette appartenance. C'est normalement dans ce groupe qu'un individu mâle réside et exerce la plénitude de ses droits. Mais le célibataire, qui n'a pas trouvé satisfaction dans ce groupe, est souvent contraint au vagabondage; il va s'installer auprès d'un chef généreux par l'intervention duquel il obtient facilement une concubine ou de la nourriture. La vraie résidence donc aux yeux du célibataire est celle d'une concubine qui lui donne à manger ou d'un chef qui assure sa subsistance.

g. Quoiqu'il en ait, l'amour cause de grandes déceptions; les concubinages dans lesquels le célibataire est impliqué le rendent encore plus pauvre et plus dépendant.

Conclusion

Il est clair que les idées et réflexions exprimées relèvent de plusieurs sources d'inspiration. Certains points de vue, comme celui de la jouissance immédiate des biens, sont strictement ceux du chanteur; il faut les comprendre dans la perspective du caractère et des expériences personnelles de Sherungu Mwindo. Or, il est bien certain que Sherungu tombait dans la catégorie des bons vivants; il avait vécu en beaucoup d'endroits différents en toutes sortes de capacités; il était joyeux et expansif de nature; il aimait l'aventure et la bonne chère.

D'autres points de vue et faits relèvent nettement de la culture Nyanga. La description du caractère difficile du célibataire, par exemple, ainsi que la sorte de correspondance célibataire-amant-courtisan établie tout au long du chant, pourraient être mentionnées à cet égard.

Cette sorte d'identification entre les trois statuts de célibataire-amant-courtisan demande quelque explication à la lumière de certaines coutumes et institutions Nyanga. Il existe chez les Nyanga une catégorie de personnes, appelées *baombe*. Ce sont des individus pauvres ou qui pour une raison quelconque ne se plaisent pas dans leur groupe de parenté. Ces personnes s'installent auprès d'un chef ou auprès d'un chef de village ou simple patriarche de leur choix, lui donnent allégeance et reçoivent certains droits d'usufruit sur une terre qui ne leur appartient pas. Or, dans tous les groupes de parenté Nyanga un grand nombre de femmes sont mariées à des esprits, perpétuellement ou temporairement. Ce sont précisément ces femmes, autant si pas plus que les chefs et patriarches, qui attirent les individus d'autres groupes de parenté. L'installation d'un individu comme courtisan auprès d'un chef ou d'une famille s'accompagne donc par l'acquisition par ce même individu de certains droits limités (sexuels et domestiques, et non pas des droits sur la mère et sur les enfants) sur les parentes rituellement mariées aux esprits de ces mêmes chefs et patriarches. Ce lien est souvent durable; mais l'individu mâle impliqué reste tout de même juridiquement célibataire, puisqu'il n'exerce pas de titre légal sur la femme et ses enfants.

Les Hunde, comme les Nyanga, soulignent que la générosité et la libéralité sont les conditions nécessaires qui assurent la réputation, le prestige et la puissance du chef. Chez les Hunde, cependant, cette idéologie est liée à un véritable système de clientèle, moins marqué cependant qu'au Rwanda. Dans ce système Hunde, ce sont la terre et la vache qui constituent les moyens par lesquels cette générosité du chef et son pouvoir d'attraction s'expriment. Ainsi l'affirmation faite dans le texte qu'il vaut mieux avoir un chef que de la terre est compréhensible du point de vue Hunde, où le pouvoir politique manipule la terre à des fins socio-politiques; elle est beaucoup moins évidente dans la société Nyanga, où le contrôle foncier du chef ne s'exerce pas en dehors des limites des terres possédées par son propre groupe de parenté. La possibilité de manifester sa générosité par la transmission de droits d'usufruit sur la terre est donc très limitée pour le chef Nyanga, dont les droits à cet égard ne sont pas plus grands que ceux des chefs de villages et des chefs de groupes de parenté. Les modèles observés par le narrateur au cours de ses séjours en pays Hunde et Rwanda l'ont certainement influencé.

Quoiqu'il en soit, ces diverses expériences et sources d'inspiration sont harmonieusement intégrées. L'ensemble du texte constitue un tout

parfaitement compréhensible aux Nyanga. Bien qu'exprimé en langue hunde, le texte traite et examine les thèmes et les motifs essentiellement sous une optique Nyanga. Les rares occasions où les idées dévient quelque peu des valeurs Nyanga sont pour les auditeurs source d'amusement plutôt que de confusion ou de critique.